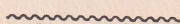


Mers-sur-Mer.



A MA FEMME.

Tu l'as voulu ; je le confesse,
Une autre avait su me charmer !
Viens ! je te dirai la maîtresse
Que j'avais avant de t'aimer !

De l'horizon jusqu'à la plage
Le flot poussant le flot amer
Vient déferler sur le rivage.
Regarde ! c'est la vaste mer !
Vois-tu comme de loin la houle
S'enfle et s'élance en assiégeant
Cette falaise qui s'écroule
Dans l'écume qui se déroule
Sur le sable en frange d'argent ?
Vois-tu la tempête expirée,
Comme au couchant l'onde empourprée
Des feux dont il rayonne encor,
Éblouissante de lumière,
Fait étinceler la poussière
De ses vagues d'azur et d'or ?
Le soleil s'abaisse, il tournoie
En lançant un dernier rayon,
Et son disque élargi le noie
Dans les brumes de l'horizon

Mais, écoute ! dans la nuit sombre
On plonge en vain pour y chercher
Phare, étoile, plage ou rocher,
L'œil des pêcheurs perdus dans l'ombre.
Ce qu'on entend sur les brisants,
Est-ce l'orfraie ou bien le râle
Expirant sur la lèvre pâle
Des naufragés agonisants ?

L'Océan raconte à la terre,
Dans ses soupirs, dans ses sanglots,
Ce qu'il sent, témoin solitaire,
Gémir en lui, sombre mystère
Que le voile mouvant des flots,
Au fond des abîmes de l'onde,
Dérobe à la pitié du monde
Comme aux regards des matelots !
Vaisseaux coulés pleins de richesse !
Espoirs sombrés, trésors perdus !
Suprême adieu, tristes caresses
Que, sur le gouffre suspendus,
Echangent encore éperdus,
Ceux qui des vaisseaux en détresse,
Vers le ciel sourd qui les délaisse,
Vers les bords longtemps attendus,
En vain étendant leurs mains blêmes,
Jettent prières et blasphèmes
Dans la tempête confondus.
Mâts élancés, vergues légères
Que ployaient les vents alizés
Et que l'ouragan a brisés !
Robes blanches des passagères
Dont la mort a fait des linceuls
Pendants aux pointes des écueils,
Corps déchirés des fiancées
Que les vagues avaient bercées,
Rêvant d'amour dans leur hamac !
Restes hideux, lambeaux livides,

Pâturage des requins avides,
Que roule à son gré le ressac !

Et toutes ces choses funèbres
Sont l'éternel secret des eaux !
Dans les plus épaisses ténèbres
Et sous le plus obscur repli
Du manteau sombre de l'oubli,
C'est en vain que la mort enterre,
Comme un avare son trésor,
Ce qu'elle dérobe à la terre ;
Pour prier elle laisse encor
Une place à l'ami fidèle,
Et souvent une fleur se mêle
À l'herbe épaisse qui révèle
L'asile où dort le plus chétif ;
L'abîme, hélas ! à la surface
N'a jamais conservé la trace
Ni d'un trois-pont ni d'un esquif,
Ni d'un amiral, ni d'un mousse,
Qu'il les engloutisse ou les pousse
Pour les briser sur un récif.
Ce que cache sous les ondes
Le gouffre immense où rien ne luit,
Donne aux vagues ces voix profondes
Dont la tristesse emplit la nuit.

Mais déjà pâlit et s'enfuit,
Tremblante, la dernière étoile ;
La fraîche aurore, à l'Orient,
Déjà soulève un coin du voile
Qui nous cachait son front riant.

La houle au large est apaisée,
Et frissonnant sous la rosée,
La terre aux rayons du matin
D'un manteau de brume rosée
Se couvre ; ainsi sortant du bain,

Secouant l'eau de la fontaine,
Suzanne voulait sous la laine
Cacher les trésors de son sein.

Un léger souffle sur la plaine
Passe, agitant l'herbe des prés ;
La brume qui couvrait la grève,
Ainsi qu'un rideau qui se lève,
S'envole en flocons déchirés ;
Ainsi qu'une vierge timide
S'éveillant aux bras d'un époux
Sent, d'un sein qui bat plus rapide,
S'exhaler des soupirs plus doux ;
La terre, ainsi la bien-aimée
Que caressent les flots amers,
De son haleine parfumée
Répand la fraîcheur sur les mers.
Aspirant à pleine poitrine
Le thym, la rose et l'aubépine
Sur ce vaisseau désarmé,
Les matelots, que l'espérance
Abandonnait, saluent la France !
Ils voient le port tant désiré !

La lame se lève et la brise
La roule en volute et la frise,
Elle déferle en blanchissant.
Tels se répandent dans la plaine
Les moutons à la blanche laine
Parmi les herbes bondissant ;
Telle s'étale en Normandie
La tête des pommiers en fleur,
Quand Avril, le charmant coiffeur,
Les poudre à blanc dans la prairie ;
Telle une perruque à frimas
Autrefois prenait ses ébats
Sur le dos d'un habit vert-pomme,
Lorsqu'un aimable gentilhomme,

De l'une et de l'autre paré,
Peignait le trouble de son âme
Et toute l'ardeur de sa flamme
Aux pieds de l'objet adoré,
Ou que d'une galante histoire,
Il égayait son auditoire,
Au milieu d'un salon doré.

Courant sur les grèves conquises
Plus loin que le flot retiré,
Ces flots qu'ont peut-être poussés
Les courants, depuis les banquises
Du pôle Nord jusqu'aux Marquises,
Tantôt dans les détroits pressés,
Et tantôt vers les Amériques,
Coulant, mollement balancée,
Sous l'azur ardent des tropiques,
La marée envahit le port.
Les femmes vont sur les jetées
Haler les amarres jetées
D'un bateau qui rentre ou qui sort.
Leur chant grêle et leur babillage,
Le guindeau dont le cliquetis
Sur ce brick en appareillage
Retentit, et le clapotis
Qui bat le pied des pilotis,
Vont se mêler au gai tapage
De ces oiseaux, de ces flots
Et de ces joyeux matelots !
Ils sont parés à tout, ces sages !
Aux zéphirs comme aux orages,
Aux vents d'Ouest, aux vents alizés,
A la sottise des sauvages,
A celle des civilisés ;
Ils ont tant vu dans leurs voyages !
Peut-être que l'un d'eux pourrait.....
.....
Comme les souvenirs se pressent !

Voici que devant moi se dressent
Les morts tombés à Mahéna !
Voici le roi Témoana !

Il était d'une race antique,
Bien qu'il eût fait quelque métier
Très loin d'être aristocratique.
« Je crois qu'il fut le cuisinier
D'un Américain baleinier. »
Quant à sa ligne politique,
S'il se disait roi citoyen,
Je ne te le dirai pas bien,
Ou si par une autre tactique,
Bien plus nouvelle assurément,
La forme du gouvernement
Démocratique et consommée
Lui paraissait mieux combinée
Pour le profit et l'agrément.
Mais je sais très pertinemment
Qu'avec sa noble tête ornée
D'un brillant casque de pompier,
Son col en crin et point de bottes,
C'était un vrai roi sans culottes.
Il usait fort peu de papier
Pour administrer son empire,
Et ma foi ! quant au résultat
Je n'ai jamais su qu'il fût pire
Que ce qu'on voit dans maint Etat
Dont on vante le potentat.
Quoique souvent, pour n'en pas rire,
On eût besoin d'un peu d'effort,
Il jouait tout aussi bien son rôle,
Et si quelqu'un le trouvait drôle,
Il lui prouvait qu'il avait tort.
Bien qu'il n'eût ni sergent ni geôle,
C'était un gouvernement fort,
Et des plus forts..... à coups de gaule.
Et la reine Taya Oko !

Avec de l'huile de coco,
Et non pas de la sainte ampoule
D'où la grâce de Dieu découle,
Était ointe Sa Majesté,
Qui n'en tirait pas vanité !
Elle savait, bien que sauvage,
Du corail, des os de poisson
Tirer profit à sa façon
Pour l'ornement de son visage.
Les traits déliés du tatouage,
Comme à travers des bas à jours,
Laisaient voir les nerveux contours
Des jarrets, des pieds de gazelle
Qu'ils enlaçaient de leur dentelle !

O mer, jamais tu ne reposes !
Tes soupirs me parlent encor
De flots d'azur, de rayons d'or,
Des parfums du pays des roses !

Mais en vain chaque flot brisé
Murmure et jette à mon oreille,
Avec ton écume vermeille,
Un souvenir du temps passé !

La voix de mes jeunes années
En vain se mêle à tes soupirs ;
Remporte, ô mer ! mes souvenirs
Où s'en vont les algues fanées !

Bois d'orangers ! palmiers géants !
Aux troncs lisses comme des cierges
Mornes brûlés et forêts vierges,
Noirs écueils et gouffres béants !

Cordillères aux fronts sublimes !
Pampas aux vastes horizons !
Détroits hérissés de glaçons !
Lianes pendant sur les abîmes !

Cocotiers au vert éventail !
Rubis, saphirs de l'oiseau-mouche,
Méduses, qu'en vain nul ne touche,
Serpents à la peau de corail !

Nègres et fières Espagnoles !
Grecques et blanches filles du Nord !
Palanquins ! Hamacs où se tord
L'ardente beauté des créoles !

En vain chaque vague à son tour
Me jette son rêve à la plage,
Mes yeux ne voient plus qu'une image !
Mon cœur est plein d'un seul amour !

Près des bords de l'étang limpide
Où dorment les eaux du Seuillon,
Avant qu'à travers le vallon
L'emporte sa course rapide,

Parmi les bois, parmi les fleurs,
La douce enfant que mon cœur aime
S'épanouit, fleur elle-même,
Et la plus belle entre ses sœurs !

Sa bien-aimée est la Pervenche,
Reflète de ses beaux yeux d'azur
Qui des prés rayonne au ciel pur,
Lorsque son doux regard s'y penche !

Elle est blonde comme l'Été,
Son nom même apporte un sourire
À la bouche qui veut le dire,
Car sa marraine est la gaîté !

Pour l'enfant que mon cœur adore,
À qui j'ai donné tous mes jours,
O mer ! mes premières amours !
Si tu veux que je t'aime encore,

Des plus magnifiques splendeurs
Que ton sein rempli de mystère
Cache aux vains regards de la terre,
Des perles de tes profondeurs,

Des parfums du pays des roses,
De flots d'azur, de rayons d'or,
Forme un ineffable trésor,
O mer, qui jamais ne reposes ;

Porte-lui, mère de Vénus,
Les dons et l'hommage du monde,
Avec l'écume de ton onde,
En venant baiser ses pieds nus.

Mers-sur-Mer, août, 1864.

